

## Bernard Nominé

### Se satisfaire du bien dire \*

On convoque de plus en plus souvent l'éthique aujourd'hui et c'est, la plupart du temps, pour poser des limites au mésusage que l'on pourrait faire des avancées de la science. L'éthique convoquée est censée répondre à ce qui serait un bien pour notre espèce et le monde dans lequel elle vit. Ce n'est peut-être pas anodin que l'on s'en remette à des comités qui ont fonction d'expertise. Cette éthique à laquelle on fait appel prend la place laissée vacante de la morale et de la raison que ni la religion ni le discours du maître ne réussissent plus guère à faire entendre.

Je ne sais pas s'il y a des psychanalystes qui participent à ces fameux comités d'éthique. Je ne crois pas que ce soit vraiment leur place. Tout ce que l'on constate, c'est que certains sont tentés de participer au bavardage médiatique et ne reculent pas à donner leur point de vue sur telle ou telle question en engageant ainsi la psychanalyse. Les positions divergent radicalement bien sûr, car rien n'est plus facile que de faire dire à Freud et encore plus à Lacan des choses tout à fait opposées. La psychanalyse n'a rien à gagner à se plier à cet appel à l'éthique. Si Lacan s'est intéressé à l'éthique au point d'y consacrer toute une année de son séminaire, en 1960, et d'y revenir plus de dix ans plus tard dans le séminaire *Encore*, ce n'était pas pour faire entrer la psychanalyse dans le cadre de l'éthique mais plutôt, comme il le dit lui-même, pour « mettre l'éthique au pas de la psychanalyse <sup>1</sup> ». Je ne crois pas que cela ait été dit pour nous inciter à participer à ce bavardage éthique avec lequel notre société se rassure contre ses propres débordements.

Mettre l'éthique au pas de la psychanalyse, c'est au prix de devoir la réviser. Réviser l'éthique d'Aristote, par exemple en critiquant son concept de *souverain bien*. Freud avait commencé par y adhérer, d'une certaine façon, en énonçant ses deux principes fondamentaux qui collaient encore parfaitement à l'éthique d'Aristote, car le principe de réalité est une forme à peine déguisée du souverain bien, mais il a été amené lui-même à revoir sa position en reformulant ses deux principes et surtout en analysant le

malaise dans la civilisation. Il y a malaise dans la civilisation, notamment, parce que notre souverain bien n'est pas inscrit dans son programme.

Lorsque Lacan s'intéresse à l'éthique, c'est pour la détacher de la morale. Il remarque qu'au départ l'expérience analytique est marquée par les problèmes moraux engendrés par *l'univers morbide de la faute* auquel le psychanalyste est confronté lorsqu'il écoute ceux qu'une culpabilité tourmente. Là où l'éthique de la psychanalyse se sépare de la morale, c'est que l'analyse permet de mesurer le pouvoir attractif de la faute et que cette faute ne peut se concevoir que dans sa relation au désir. Ce désir, l'éthique de la psychanalyse nous conduit à le soutenir, ce qui ne va pas dans le sens de soulager le sujet désirant de la dette que ce désir suppose. C'est pourquoi la psychanalyse ne vise pas à *l'affranchissement naturaliste du désir* qui soulagerait la faute. « L'affranchissement naturaliste du désir a échoué <sup>2</sup>. » Car l'homme du plaisir n'est qu'un rêve qui ne tient pas compte de la soumission que cette position du plaisir, à tout prix, suppose à l'impératif de jouissance du surmoi.

Distinguer morale et éthique n'est pas évident, d'autant qu'aujourd'hui on parle facilement d'éthique pour ne pas invoquer la morale. Il faut dire qu'étymologiquement ces deux mots désignent la même chose, à ceci près que la morale vient du latin *mos, moris*, qui désigne la coutume, l'habitude, et que l'éthique vient du grec *ethos*, qui veut dire coutume. Pour les distinguer assez clairement, du point de vue de la psychanalyse, il suffit de se référer au surmoi. Le surmoi est à l'origine de la morale, l'éthique du désir pousserait plutôt à ne pas céder aux impératifs du surmoi. On voit aussitôt que la voie éthique de la psychanalyse, que ce soit du côté de l'analyste ou du côté de l'analysant, doit prendre ses distances d'avec toute morale. C'est facile à dire mais pas toujours facile à faire.

J'entendais récemment un collègue me confier le dégoût, voire l'horreur que lui inspirait la conduite perverse d'un de ses patients résolument orienté par sa recherche de jouissance au mépris du risque qu'il faisait courir à ses partenaires. Fallait-il ne rien dire et laisser faire ? Il y avait certainement quelque chose à dire, mais dans un cas pareil il ne faudrait pas que ce soit la morale de l'analyste qui lui dicte la position à tenir.

L'éthique de la psychanalyse implique que l'analyste sache repérer la position dans laquelle le discours de l'analysant le place, et ce n'est que cette logique qui peut l'orienter dans son acte. Il s'agit de repérer la logique de cette place et d'en jouer le jeu. C'est une indication de ce style que Lacan nous donne dans *R.S.I.* quand il dit : « J'indique qu'il n'y a d'autre éthique que de jouer le jeu selon la structure d'un discours <sup>3</sup>. »

L'éthique de la psychanalyse est donc essentiellement affaire de discours. C'est la conclusion à laquelle on arrive quand on parcourt tout ce que Lacan a pu dire à propos d'éthique dans son enseignement.

Dans son séminaire consacré à l'éthique en 1960, Lacan avait déjà pris ses distances par rapport à Aristote et par rapport à Freud, qui avait eu besoin de construire le mythe de *Totem et Tabou* pour justifier des origines de la loi morale. Lacan avait déjà accentué l'idée que l'origine du surmoi pouvait se passer de cette mythologie, qu'il suffisait de considérer que le surmoi s'origine de l'inscription du sujet dans le langage. Il répondait donc à la mythologie freudienne de *Totem et Tabou* par une autre mythologie, celle de *das Ding*, qu'il est allé chercher dans Freud mais à laquelle il a donné une portée plus structuraliste.

*Das Ding*, c'est l'altérité absolue du sujet, c'est cet au-dehors primordial qui n'entrera jamais dans la représentation signifiante et qui fait que le sujet ne se satisfera jamais que de substituts signifiants. *Das Ding* désigne cette chose réelle qui reste radicalement hors d'atteinte du monde de la représentation, hors du signifiant. En même temps il est essentiel d'en poser l'existence pour justifier de la validité du monde signifiant.

Lacan en vient même à revisiter le mythe freudien le plus essentiel, celui de l'Œdipe, en le réduisant à une nécessité logique, celle de régler « la distance du sujet à *Das Ding*, pour autant que cette distance est la condition de la parole <sup>4</sup>. »

Revisiter l'éthique d'Aristote, c'est aussi revoir l'idée du souverain bien, en soulignant que cela reste une affaire politique : c'est le pouvoir qui décrète ce que doit être le souverain bien pour la cité. L'affaire Antigone contre Créon le démontre largement. Les lois du ciel – entendez les lois du désir – ne sont pas les lois qui maintiennent l'ordre dans la cité. Il s'en déduit un principe éthique inédit : ne pas céder sur son désir.

En discutant avec Nadine Cordova, pour préparer cette soirée, sur la proposition qu'elle nous fait d'interroger l'incidence de l'éthique de l'analyse sur la vie, m'est venu le cas épineux d'Antigone, dont la tragédie occupe une place importante dans le séminaire sur l'éthique. Apparemment Antigone ne cède pas sur son désir, mais c'est un peu paradoxal car elle le paye de sa vie en choisissant la mort. Je ne suis pas certain de pouvoir résoudre cette aporie. Mais n'oublions tout de même pas qu'Antigone n'a jamais vécu, ce n'est qu'une figure de la tragédie grecque destinée à illustrer la division d'un sujet entre son désir et son destin. Il faut dire que le poids du destin est lourd dans la lignée des Labdacides. La malédiction qui touche la famille est le châtement infligé à la descendance de Laïos, qui n'a pas payé pour son

désir en abusant du jeune Chrysis. Il s'ensuit une série de catastrophes, dont le parricide et l'inceste pour Œdipe et la querelle fratricide pour ses fils, et c'est tout cela qu'Antigone doit traiter avec son choix admirable de fidélité. Pour autant cette fidélité ne fait que l'inscrire davantage dans la malédiction. Ne pourrait-on dire qu'ainsi elle cède à la malédiction ? De toute façon, je ne crois pas que Lacan ait voulu nous proposer Antigone comme modèle pour une éthique de vie. Je remarque d'ailleurs que, dans le long compte-rendu de ce séminaire qu'on a retrouvé écrit de sa main sans doute dans les années soixante <sup>5</sup>, il ne reparle absolument pas d'Antigone.

Retenons surtout de cette tragédie la malédiction exceptionnelle qui touche la descendance de Laïos, celui qui n'a pas payé le prix de l'accès à son désir. Cela m'amène à mentionner le renversement complet de perspective auquel Lacan nous conduit à la toute fin de son séminaire quand, partant de la notion du bien et du service des biens, il en arrive à dire qu'« il n'y a pas d'autre bien que ce qui peut servir à payer le prix pour l'accès au désir <sup>6</sup>. » C'est intéressant car ça fait émerger une éthique de la dépense qu'on pourrait opposer à l'économie ou à l'épargne, qui concernent plutôt la jouissance.

Voilà donc où on en est avec l'éthique de la psychanalyse en 1960.

Douze ans plus tard, en 1972, en guise d'ouverture de son séminaire *Encore*, Lacan rappelle son refus de publier son séminaire sur l'éthique pour des raisons qui touchent au mouvement psychanalytique. Il ne voulait pas faire de cadeau aux collègues qui œuvraient à cette époque pour le faire exclure de l'IPA. Pourtant il avoue qu'il aurait aimé le réécrire. Le début du séminaire *Encore* peut être considéré comme une réécriture de *L'Éthique*. Ce qui a changé, c'est que Lacan a modifié son point de vue sur le signifiant. Il n'y a plus d'un côté la jouissance et de l'autre le signifiant. Le principe de plaisir n'a pas d'autre moyen que l'usage du signifiant. Il se satisfait donc du blabla.

Du coup, le domaine de l'éthique se circonscrit à notre façon d'habiter le langage. Se profile donc la voie éthique de la psychanalyse comme exigence de bien dire.

Dans son compte rendu du séminaire *...Ou pire*, rédigé pour l'Annuaire de l'École pratique des hautes études, Lacan écrivait : « L'analyse renverse le précepte de : bien faire et laisser dire, au point que le bien dire satisfasse <sup>7</sup>. » Renverser ce précepte proverbial, c'est réviser une certaine éthique du bien faire qui ne doit pas s'embarrasser du qu'en-dira-t-on. En renversant le proverbe on en arriverait à : « *Bien dire et laisser faire* ». C'est ce que

Lacan n'a pas osé dire, bien qu'il nous le sous-entend. Il se contente de souligner que le bien dire c'est déjà assez, qu'on pourrait s'en satisfaire.

Profitons de cette occasion que nous offre Lacan en renversant l'énoncé d'un proverbe pour remarquer que le proverbe est un dit qui résume une coutume, ce n'est donc pas sans rapport avec la morale. Quand on dit, par exemple, « il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué », on fait de la morale ; il ne faut pas se vanter de quelque chose que l'on n'a pas encore réalisé. Mais quand malicieusement Jean Cocteau inverse la formule : « Pour bien tuer un ours, vendez d'abord sa peau », il fait surgir une autre vérité qui contre la morale et peut avoir valeur de mot d'esprit.

Quand on entend ça la première fois, ça fait de l'effet, c'est comme tout mot d'esprit, ça fait événement, c'est un dire. Il me semble que le bien dire auquel se résume l'exigence éthique de la psychanalyse est de cet ordre. Il ne s'agit pas de s'efforcer de bien dire, de dire au plus près ce qu'il se passe, de trouver les mots justes pour circonscrire le réel auquel on se cogne, les fameux « mots pour le dire ». Il s'agit de se risquer à dire des bêtises pour entendre d'où partent nos pensées.

Spontanément on concevrait que nos pensées fassent partie du principe de réalité, puisque c'est avec nos pensées que nous accédons au principe de réalité. Eh bien il faut relire l'*Entwurf* et le chapitre VII de la *Traumdeutung* avec Lacan pour constater que, selon Freud, nos pensées prennent leur point de départ du côté du fameux principe de plaisir, c'est-à-dire du côté de l'inconscient, ce n'est que secondairement qu'elles nous apparaissent pensées quand nous les articulons dans la parole. L'inconscient se révèle « comme le lieu d'une pensée foisonnante <sup>8</sup> » mais qui n'a pas accès à la conscience parce qu'elle n'a pas de sens. C'est ce que nous révèle l'expérience analytique : en deçà de l'articulation consciente des mots qui organisent notre pensée quand nous parlons, il y a une autre articulation qui obéit au principe de plaisir où les signifiants s'associent les uns aux autres à seule fin d'une jouissance hors sens.

Il y a là un paradoxe car si c'est au nom d'un principe de plaisir que l'articulation des signifiants peut se faire en dehors du sens, alors ce principe de plaisir est aussi un principe de jouissance. Il me semble que c'est à cette conclusion que Lacan nous conduit tant avec son concept de *lalangue* qu'avec la notion complexe de l'Un-dire. En tout cas l'éthique de la psychanalyse vise à ce que l'analysant s'approche de cet Un-dire. On ne s'en approche pas en trouvant le bon interlocuteur, car il n'y en a pas, cet Un-dire soliloque, et pourtant l'interprétation analytique sait parfois y faire

écho quand elle ponctue les mots qui portent au-delà de leur sens et encourage alors le bien dire de l'analysant.


Si du côté de l'analysant il y a le devoir de bien dire, comme condition pour s'y retrouver dans l'inconscient et pour mesurer sur soi les effets de la structure de langage, du côté de l'analyste il s'agit de bien entendre, c'est-à-dire tout de travers. C'est ce que Lacan décrit en substance quand il évoque la classique *attention flottante*. « Quand l'analysant émet une pensée, nous pouvons en avoir une tout autre ; c'est un heureux hasard d'où jaillit un éclair. Et c'est justement là que peut se produire l'interprétation ; à cause du fait que nous avons une attention flottante, nous nous apercevons, *parce que nous le subissons*, que ce qu'il a dit, pouvait être entendu tout de travers. Et c'est justement en l'entendant tout de travers que nous lui permettons de s'apercevoir d'où émerge sa sémiotique à lui <sup>9</sup>. » Elle émerge de « l'ex-sistence de lalangue », c'est-à-dire de cette sorte de parasite qui fait que ça pense à côté et c'est ce qui participe à ce que, depuis Freud, on considère comme savoir inconscient. Que quelque chose puisse se dire sans qu'on sache qui le dit ni à qui ça se dit, c'est ce devant quoi « la pensée se dérobe <sup>10</sup> » et c'est à quoi répond la supposition du savoir inconscient.












On croit à l'inconscient parce que la pensée se dérobe devant un savoir qui se manifeste dans le réel. Mais croire à l'inconscient ne résume pas ce que peut être une éthique pour la psychanalyse. Croire à l'inconscient est une condition nécessaire pour entreprendre une analyse. Mais pour une éthique de la psychanalyse ce n'est pas suffisant. Lacan évoque, pour la psychanalyse, « une éthique qui se fonderait sur le refus d'être non-dupe, sur la façon d'être toujours plus fortement dupe de cet inconscient qui est notre seul lot de savoir <sup>11</sup>. » C'est un énoncé un peu compliqué mais qui décrit une position décidée qui va plus loin que la simple croyance.

Le b.a.-ba de l'éthique de la psychanalyse, c'est quand même qu'il faut avoir fait une psychanalyse pour occuper la fonction d'analyste. Ce qui implique d'avoir fait le parcours qui de la croyance va jusqu'au constat de la méprise du sujet supposé savoir. Comment celui qui en est arrivé là peut-il avoir l'idée d'occuper pour d'autres cette place qu'il sait être un pur semblant ? C'est une question éthique à laquelle chaque analyste devrait essayer de répondre.

*Mots-clés : éthique, morale, discours, bien dire, pensée, principe de plaisir.*

---

\*  Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 16 novembre 2017.

1.  J. Lacan, « ...ou pire. Compte rendu du séminaire 1971-1972 », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 551.
2.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 12.
3.  J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, séance du 19 novembre 1974.
4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 84.
5.  Publié dans la revue *Ornicar ?*, revue du Champ freudien, n° 28, janvier 1984, p. 7-18.
6.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 370-371.
7.  J. Lacan, « ...ou pire. Compte rendu du séminaire 1971-1972 », art. cit., p. 551.
8.  J. Lacan, « Compte-rendu du séminaire *L'éthique* », art. cit., p. 17.
9.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 11 juin 1974.
10.  J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 335.
11.  J. Lacan, *Les non-dupes errent, op. cit.*, séance du 13 novembre 1973.